



Chapitre 2 : Le silence après la tempête

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Le trajet du retour se déroula dans un silence étrange.

Pas un silence pesant, de ceux qui s'installent après une dispute ou une mauvaise nouvelle. C'était un silence cotonneux, rempli de sourires furtifs dans le rétroviseur, de regards échangés sur la voie rapide et de profonds soupirs de soulagement qui dégonflaient enfin les poitrines. Un silence heureux.

Du moins, pour ses parents.

Recroquevillée sur la banquette arrière, les genoux remontés contre elle, Emma s'appuyait contre la portière froide. Ses yeux suivaient les trajectoires obliques des dernières gouttes d'eau que la vitesse écrasait sur la vitre. Dehors, l'averse n'était plus qu'un souvenir de quelques minutes, mais le ciel flottait dans un entre-deux, une masse gris perle suspendue entre les restes de l'orage et la promesse d'un soleil de printemps. Devant, sa mère ne tenait pas en place. Pivotant sur son siège, le visage illuminé et le regard encore embué, elle serrait ses mains à s'en blanchir les doigts :

« Tu te rends compte, Emma ? » murmura-t-elle dans un souffle. « Tu te rends compte ? »

Emma répondit par un léger hochement de tête, une amorce de mouvement qui lui coûta un effort immense.

« Oui. »

Sa réponse mourut dans un souffle, aussitôt balayée par le ronronnement régulier du moteur.

À l'avant, David pilotait la berline d'une main tranquille, le coude confortablement calé contre la portière, détendu pour la première fois depuis des mois. L'autre main tapotait nerveusement le volant en cuir noir au rythme d'une vieille chanson de pop diffusée à la radio, dont le volume avait été baissé au minimum. Il abordait les virages avec une souplesse retrouvée. Sans quitter la route des yeux, le visage illuminé par un sourire qu'il n'avait pas affiché depuis une éternité, il lança :

« On appelle tout le monde dès qu'on passe la porte. »

« J'ai déjà envoyé un court message à Melissa, » répondit Sarah, les yeux rivés sur l'écran rétroéclairé de son téléphone. « Elle est en larmes, la pauvre. Elle dit qu'elle range ses affaires

et qu'elle arrive ce soir avec ton oncle. »

Emma tourna lentement la tête vers l'avant, le cœur légèrement serré.

« Ce soir ? »

« Oui, ma chérie. On va fêter ça. Tout le monde veut être là. »

Fêter. Le mot résonna bizarrement contre les parois de son esprit. Il lui sembla étranger, presque incongru, comme un concept abstrait dont elle aurait oublié la définition.

Sa mère continuait déjà, le pouce s'activant sur l'écran :

« Ta grand-mère veut absolument préparer sa tarte aux pommes, celle avec la pâte sablée que tu adores. Ton cousin Jake a demandé si tu voulais qu'il passe avec sa guitare pour faire un peu de musique dans le jardin si le temps se maintient. Oh... et tante Rebecca insiste pour commander un énorme gâteau à la pâtisserie du centre-ville. »

Emma força ses lèvres à s'étirer, mimant une joie de circonstance.

« C'est gentil. »

Gentil. Voilà un mot passe-partout qu'elle utilisait jusqu'à l'usure depuis deux ans. Les gens étaient devenus terriblement gentils avec elle. Les infirmières de nuit qui lui apportaient des bouillons clairs, les voisins qui prenaient des nouvelles à voix basse sur le trottoir, les anciens professeurs qui lui envoyaient des listes de lecture, les inconnus qui lui tenaient la porte de la pharmacie avec des yeux pleins de commisération. Même ses vieux amis, ceux qui ne savaient plus du tout comment lui parler sans bégayer, étaient d'une gentillesse absolue.

Mais personne ne semblait comprendre que cette vague de douceur collective ne faisait que creuser le fossé. Chaque marque d'attention lui rappelait, comme une piqûre de rappel, qu'elle n'était plus une adolescente ordinaire, mais une survivante entourée de porcelaine.

Soudain, le téléphone de sa mère vibra bruyamment, brisant la musique de fond. Le nom de Melissa s'afficha en grandes lettres. Sarah décrocha immédiatement, la voix haute et vibrante :

« Allô ? Oui, Melissa ! Oui, on sort tout juste du bureau d'Harris... »

Emma détourna le regard et appuya de nouveau sa tempe contre la fraîcheur du carreau. Elle n'avait pas besoin d'entendre les éclats de voix qui s'échappaient du haut-parleur pour deviner les répliques exactes de sa tante. Elle les connaissait par cœur. « *C'est une merveilleuse nouvelle.* » « *Dieu merci, le cauchemar est fini.* » « *On y a tous cru, on n'a jamais lâché.* » « *On est tellement heureux pour vous.* »

Ces formules toutes faites revenaient en boucle depuis des mois, chaque fois qu'une prise de sang ou qu'un scanner montrait une infime amélioration par rapport au mois précédent.

Aujourd'hui, elles avaient simplement la force d'un verdict définitif.

Sur le siège passager, Sarah pleurait maintenant en riant, essuyant une larme du bout de son index pour ne pas gâcher son maquillage. À côté d'elle, David souriait bêtement au pare-brise, les yeux brillants.

Par la vitre, Emma regardait les arbres de l'avenue défiler, leurs jeunes feuilles d'un vert tendre encore lourdes d'eau. La voiture ralentit à l'approche d'un feu de signalisation, juste devant un grand carrefour. Une bande d'étudiants traversa le passage piéton dans un joyeux désordre. L'un d'eux, les cheveux en bataille, portait un gros sac de sport en toile sur l'épaule et marchait à reculons pour parler à ses copains. Plus loin, deux filles se disputaient gentiment une glace italienne malgré la fraîcheur de l'air, leurs rires s'élevant dans le matin. Un garçon passait sur un skateboard usé, tenant maladroitement la main de sa petite amie qui manquait de trébucher à chaque pas.

Ils avaient exactement son âge. Dix-huit ans. Peut-être dix-neuf.

Pourtant, ils semblaient appartenir à une autre espèce, à un monde parallèle qu'elle observait depuis l'intérieur d'un aquarium. Un monde où l'on avait le droit de gaspiller son temps, de faire des projets idiots et de rire pour des riens.

Elle essaya d'imaginer ce qu'elle faisait, elle, un an plus tôt à la même époque. Elle n'eut pas besoin de chercher bien loin. Sa mémoire corporelle était intacte.

Une chambre blanche, la 214. Une potence en métal chromé. Une poche de plastique transparent qui se vidait goutte à goutte. Des nausées lourdes qui lui tordaient l'estomac dès qu'elle esquissait un mouvement. Le ronronnement mécanique et régulier d'une pompe à perfusion. Le bip strident et intermittent d'un moniteur cardiaque. Sa mère, le visage défait, endormie en chien de fusil dans le fauteuil inconfortable en skaï bleu. Son père, assis sur une chaise en plastique, qui faisait semblant de lire un journal local sans jamais en tourner une seule page, le regard fixe.

Emma connaissait chaque fissure de ce foutu plafond en dalles de la clinique. Elle pouvait encore réciter de mémoire les horaires précis des rondes d'infirmières. Elle se souvenait avec une netteté effrayante du goût de rouille et de métal que les traitements lui laissaient dans la bouche, du froid polaire qui remontait le long de ses veines pendant certaines injections de chimiothérapie, et de cette étrange sensation de coton dans ses doigts le jour où ils avaient commencé à perdre leur force.

Pendant que les autres apprenaient à conduire, passaient les épreuves du bac ou tombaient amoureux pour la première fois dans les parcs... elle, elle apprenait à compter les heures qui la séparaient de sa prochaine dose d'antiémétiques.

Une boule compacte, amère, se forma au fond de sa gorge. Une colère sourde contre elle-même la submergea. Pourquoi n'arrivait-elle pas à être heureuse ? Pourquoi diable restait-elle de glace ? Elle venait de recevoir le mot qu'elle avait attendu, prié et espéré pendant des mois

de calvaire. *Rémission*. La guerre était finie. Alors pourquoi avait-elle cette terrible impression de n'être plus qu'une coquille vide, un fantôme au milieu des vivants ?

La berline ralentit et s'immobilisa doucement le long du trottoir, devant la petite maison familiale aux volets blancs.

Avant même que son père n'ait eu le temps de couper le contact et de retirer la clé, Sarah descendit précipitamment de la voiture, la portière claquant dans l'air frais.

« Attendez ! Ne bougez pas ! » cria-t-elle depuis le trottoir.

Elle fouilla frénétiquement dans son sac à main et en sortit son téléphone.

« Je veux absolument prendre une photo de vous deux devant la maison. »

Emma fronça légèrement les sourcils, une lassitude soudaine lui pesant sur les paupières.

« Maman, s'il te plaît... Pas maintenant. »

« Oh, allez, s'il te plaît, Emma, » insista sa mère, les yeux suppliants, reculant de quelques pas sur la pelouse encore humide. « Juste une seule. Pour s'en souvenir. »

David sortit à son tour de la voiture, un grand sourire aux lèvres, et ouvrit la portière arrière pour sa fille.

« Laisse faire, ta mère veut immortaliser le jour J, » dit-il en lui tendant la main pour l'aider à s'extraire de son siège.

Emma posa ses pieds sur le bitume. Un souffle du Nord, un peu vif, ramena ses cheveux courts sur ses joues. L'air s'était chargé des parfums de la pelouse tondue et de la terre humide, une promesse de liberté et de grands espaces qui, autrefois, lui aurait fait tourner la tête. Sa mère se positionna, l'appareil à bout de bras.

« Rapprochez-vous tous les deux. Plus près. David, prends-la par l'épaule. »

Son père passa son grand bras lourd autour des épaules d'Emma, l'attirant contre lui. Elle ressentit sa chaleur rassurante, celle de sa chemise en lin bleue qui sentait le propre.

« Souriez ! Allez, un effort ! »

Le téléphone captura l'instant dans un petit déclic électronique. Une image numérique. Un souvenir figé.

Sarah baissa les yeux vers son écran, le visage s'adoucissant instantanément.

« Elle est magnifique... Regardez-vous. »

Emma se rapprocha pour jeter un coup d'œil au téléphone. La photo affichait trois visages radieux, un instantané presque parfait sous la lumière pâle de ce début de printemps. En les regardant ainsi, trois silhouettes unies devant leur porche, personne au monde n'aurait pu deviner que la fille du milieu se sentait complètement perdue, en train de se noyer en plein soleil.

À peine la porte d'entrée en bois franchie, le silence de la maison fut pulvérisé. Le téléphone fixe, posé sur le guéridon de l'entrée, se mit à sonner à toute volée. Dans la foulée, le portable de David vibra dans sa poche, tandis que celui de Sarah enchaînait les bips de notifications. Les messages arrivaient par dizaines sur les écrans.

« On est tellement heureux pour toi, petite guerrière ! » « Quelle merveilleuse nouvelle, on pleure de joie à la maison ! » « Tu es une vraie battante, Emma ! » « Tu vas enfin pouvoir reprendre une vie normale ! »

Vie normale. Emma resta figée au milieu du couloir d'entrée, les yeux fixés sur ces deux mots qui clignotaient sur l'écran de sa mère.

Normale. Comment pouvait-on reprendre quelque chose qu'on n'avait plus en sa possession depuis si longtemps ? Comment retrouver des gestes dont elle avait perdu l'habitude ?

Elle gravit les marches en silence et poussa la porte de sa chambre. Rien n'avait bougé depuis son dernier départ pour l'hôpital. C'était toujours le refuge d'une adolescente de seize ans, un morceau de sa vie d'avant resté intact. Des affiches de groupes de rock dont elle n'écoutait même plus les albums ornaient encore les murs en plâtre. Des romans fantastiques s'empilaient sagement sur les étagères de sa bibliothèque, prenant la poussière.

Tout au fond de l'armoire, sous une housse de plastique transparent, la robe en satin bleu nuit attendait son heure. Elle se souvenait du jour où elle l'avait choisie avec sa mère pour le bal de promo du lycée. Le bal auquel elle n'était jamais allée, clouée au lit par sa première cure de traitement. Ses amies avaient publié des centaines de photos ce soir-là, des clichés flous de rires, de danses et de baisers volés dans la cour de récréation. Elle les avait toutes regardées une à une, seule dans le noir de sa chambre d'hôpital, le bras relié à sa machine. Elle avait fait défiler l'écran, laissant tomber quelques mentions "j'aime" machinales pour donner le change, avant d'éteindre son téléphone. Ce soir-là, seule dans le noir, elle avait compris avec une clarté terrible que la vie continuait de tourner sans elle, joyeuse, bruyante, et parfaitement indifférente à son absence.

« Emma ! »

La voix forte et enjouée de son père remonta de l'escalier, brisant sa rêverie. Il se tenait au pied des marches, le combiné du téléphone fixe contre l'oreille, un grand geste de la main pour l'appeler.

« Viens vite, ma chérie ! C'est grand-mère au bout du fil, elle veut t'entendre ! »

Emma ferma les yeux un instant, prit une longue inspiration pour chasser la tension de sa poitrine, et composa sur ses lèvres le plus convaincant des sourires. Elle lissa son sweat-shirt gris et redescendit les marches pour rejoindre sa famille dans le salon baigné de lumière.

Elle le fit parce qu'aujourd'hui était officiellement décrété comme le plus beau jour de son existence. Et parce qu'elle aimait trop ses parents pour leur voler ce bonheur si chèrement acquis... même si elle n'avait aucune idée de la manière dont elle allait s'y prendre pour retrouver le sien.

La maison ne tarda pas à se remplir, perdant sa neutralité clinique pour redevenir le théâtre bruyant des réunions de famille. À peine une heure plus tard, le calme ouaté auquel Emma s'était habituée depuis des mois avait été littéralement pulvérisé sous les éclats de voix superposés, les rires sonores qui résonnaient contre le carrelage et le vacarme rassurant des grands plats en fonte que sa mère déposait à la hâte sur la table de la cuisine.

Sa tante Melissa fut la première à franchir la porte d'entrée, une tornade d'énergie parfumée au jasmin. Elle portait encore son grand manteau beige trempé par les dernières gouttes, mais elle ne prit même pas le temps de l'enlever.

« Emma ! »

D'un bond, elle fut sur elle. Ses bras s'enroulèrent autour du sweat-shirt gris avec une fougue désespérée. Elle la serra si fort contre sa poitrine qu'Emma sentit ses côtes un peu trop saillantes protester sous la pression. On aurait dit qu'elle voulait s'assurer, par le toucher, que sa nièce était bien faite de chair et d'os, et non d'ombre.

« Tu nous as fait tellement peur... » hoqueta Melissa en reculant enfin d'un pas, ses mains agrippées aux épaules de la jeune fille.

Ses yeux clairs brillaient de larmes qu'elle refusait d'essuyer. Elle prit le temps de scruter chaque millimètre du visage d'Emma, s'attardant sur la repousse indisciplinée de ses mèches châtain foncé.

« Regarde-toi... tu es magnifique. Tu as repris des couleurs. »

Emma esquissa un sourire poli, celui qu'elle réservait aux adultes qu'il fallait ménager.

« Merci, tata. »

Derrière Melissa, l'entrée fut rapidement submergée. Son oncle Steve, un grand homme trapu aux mains calleuses d'artisan, franchit le seuil en s'essuyant maladroitement les pieds sur le paillason, suivi de près par ses grands-parents. Sa grand-mère, enveloppée dans son éternel

gilet de laine tricoté main, avançait à petits pas pressés, les bras déjà ouverts.

Chacun voulait sa part d'étreinte. Chacun voulait toucher la miraculée. Les corps se bousculaient dans le couloir étroit, et les mêmes phrases, martelées avec une ferveur presque religieuse, revenaient en écho :

« Quel soulagement, mon Dieu... » « C'est un vrai miracle, la médecine fait des choses incroyables. » « Tu vas enfin pouvoir en profiter maintenant, ma puce. » « La vie t'attend, le plus dur est derrière toi. »

Emma répondait mécaniquement, le ton monocorde, la tête oscillant d'un angle à l'autre.

« Merci. Oui. Je vais bien, je vous assure. »

Elle avait l'impression diffuse de distribuer toujours les mêmes répliques, pareille à une actrice de seconde zone condamnée à jouer la même scène de vaudeville des dizaines de fois devant un public conquis d'avance. Ses muscles faciaux commençaient à la faire souffrir à force de mimer la gratitude.

Pendant que les adultes s'installaient dans le salon dans un brouhaha de chaises déplacées et de verres qui s'entrechoquaient, son cousin Jake vint s'asseoir près d'elle sur les marches en bois de l'escalier, à l'écart du tumulte. Il avait vingt ans, deux de plus qu'elle. Avec son allure dégingandée, ses boucles brunes en pagaille et sa vieille veste en jean délavée sur les épaules, il apportait une touche de calme au milieu du tourbillon familial. Tous les deux avaient grandi côte à côte, presque comme un frère et une sœur, à partager les cabanes en bois au fond du jardin et les secrets qui vont avec.

Il ne parla pas tout de suite. Il se contenta de caler ses coudes sur ses genoux, fixant ses propres baskets en toile. C'était précisément l'une des choses qu'Emma appréciait le plus chez lui, surtout aujourd'hui : Jake savait respecter les silences. Il n'exigeait pas d'elle qu'elle soit le centre du monde.

« Tu veux sortir deux minutes ? » demanda-t-il finalement, tournant son regard franc vers elle. « Prendre l'air ? »

Elle hocha la tête, un vrai soulagement pointant sous ses traits.

Ils traversèrent la cuisine en douce et glissèrent par la porte-fenêtre pour rejoindre le jardin de derrière. L'air printanier y était vif, presque piquant, lavé par l'orage de la nuit. Il sentit la terre humide, la pelouse fraîchement tondue et cette odeur de mousse propre qui monte des vieux murets de pierre. Les nuages commençaient enfin à s'écarter, laissant filtrer de fines lames de lumière qui faisaient briller les gouttes de pluie sur les branches du grand lilas. Jake traversa la pelouse pour s'installer au fond du jardin, sur la vieille balançoire en bois. Suspendue à une grosse branche du chêne, elle avait été bricolée par son père avec des planches de récup quand ils étaient gosses. Emma prit place immédiatement à côté de lui, serrant ses mains dans les poches de son sweat. La structure de bois et de cordes grinça doucement sous leur poids

combiné.

« Tout le monde est content, » souffla Jake, les yeux rivés sur la façade arrière de la maison où l'on devinait les silhouettes des adultes s'agiter derrière les vitres de la cuisine. « C'est la fête là-dedans. »

« Je sais. »

« Et toi ? »

La question tomba, brute, sans fioritures. Emma ne répondit pas tout de suite. Le silence reprit ses droits dans le jardin, troublé seulement par les notes claires d'un oiseau perché dans le lilas. Jake poussa du bout du pied sur le sol pour lancer la balançoire, installant un va-et-vient lent, presque hypnotique. Il brisa le silence sans quitter des yeux le fond du jardin :

« Tu sais... tu n'es pas obligée de jouer la comédie avec moi, Emma. Je te connais. »

Emma sentit ses yeux se piquer de larmes et l'air se bloquer dans sa poitrine.

« J'aimerais tellement être heureuse, Jake, » murmura-t-elle, luttant pour garder une voix claire qui finit malgré tout par se briser. « Vraiment. Je donnerais n'importe quoi pour ressentir la même chose qu'eux, là-dedans. »

Jake cessa de regarder la maison et se tourna vers elle, le visage grave, totalement à son écoute.

« Mais... ? »

« Je ne ressens rien, » murmura-t-elle.

L'aveu était sorti tout seul, pulvérisant la façade qu'elle s'échinait à maintenir depuis son réveil. Elle resta un instant suspendue à ses propres mots, les yeux fixés sur le vide, avant de retrouver sa contenance :

« Enfin... ce n'est pas tout à fait vrai. »

Elle passa une main lasse sur son visage, frottant ses paupières lourdes.

« Je suis soulagée, bien sûr. Je sais très bien ce que j'ai évité, crois-moi. Mais... j'ai l'impression que tout le monde s'attend à ce que je reprenne ma vie exactement là où je l'avais mise sur pause il y a deux ans. »

Un rire sans joie, presque rugueux, lui écorcha la gorge.

« Sauf que je ne sais même plus où je l'ai laissée, cette fameuse vie. Le fil est cassé. »

Jake resta silencieux, continuant son lent balancement, lui laissant l'espace nécessaire pour vider son sac. Emma poursuivit, le regard perdu dans le vide de la pelouse détrempée :

« Tu te souviens de l'été dernier, quand vous êtes tous partis en Floride ? Les photos de plage, les soirées, le road-trip ? »

« Oui, je m'en souviens. »

« Moi, mon été, je m'en souviens surtout parce que je comptais les carreaux du plafond en dalles de ma chambre d'hôpital pour ne pas hurler de douleur. »

Sa voix se brisa net sur la dernière syllabe. Elle inspira un grand coup pour ne pas s'effondrer.

« Vous étiez tous en train de vivre, d'avancer, de grandir... et moi, j'essayais juste de tenir debout jusqu'au lendemain matin sans vomir mes traitements. Le décalage est trop grand maintenant. »

Jake baissa les yeux vers le sol meuble, un pli soucieux barrant son front.

« Je me suis souvent posé la question, tu sais... Je me demandais si je devais t'envoyer ces photos de vacances. J'avais peur de te faire du mal. »

Emma esquissa un sourire triste, sincère cette fois.

« Tu as bien fait de les envoyer, Jake. »

« Tu es sûre ? »

Un lent hochement de tête fit bouger ses cheveux courts sous la brise.

« Ça me faisait du mal, c'est vrai... mais au moins, les yeux fixés sur mon écran, j'avais la preuve que la vraie vie continuait de tourner, quelque part au-delà de l'enceinte de la clinique. Ça me rattachait à la Terre. »

Le vent se leva un peu plus vif, soulevant quelques mèches rebelles sur le sommet de son crâne. Elle les repoussa machinalement derrière son oreille fine.

« Tu sais ce qui me fait le plus peur, maintenant que le docteur a dit que j'étais guérie ? »

« Dis-moi. »

Les yeux levés vers le ciel, elle observa les nuages se fendre pour révéler des morceaux d'azur éclatant.

« Tout le monde me répète que je vais enfin pouvoir "recommencer à vivre". Comme s'il y avait un interrupteur. »

Sa voix fléchit d'un coup, s'éteignant dans un souffle à peine distinct :

« Mais... je ne sais même plus comment on fait, Jake. J'ai oublié le mode d'emploi d'une journée normale. »

Jake ne chercha pas à lui sortir une de ces phrases réconfortantes et creuses que les adultes affectionnaient. Il se contenta de tendre son grand bras et de poser une main lourde, chaleureuse et ferme sur son épaule enveloppée dans le sweat gris.

« Alors tu apprendras à nouveau, Emma. C'est tout. »

Elle eut un sourire sans aucune conviction, les yeux fixés sur ses pieds.

« À dix-huit ans ? C'est un peu tard pour réapprendre les bases, non ? »

« Peu importe l'âge, tu sais. »

Il haussa les épaules d'un air détaché, un brin philosophique.

« Regarde-les là-dedans. Tu crois qu'ils savent ce qu'ils font ? Personne ne sait vraiment vivre, Emma. On improvise tous au jour le jour avec les cartes qu'on a. Les adultes font juste semblant d'avoir un plan. »

Emma laissa échapper un petit rire étouffé, un vrai son qui monta du fond de sa poitrine. Le tout premier rire de la journée. Il dura à peine deux secondes, discret et fragile. Mais il était sincère, dépourvu de tout masque.

Jake s'arrêta de se balancer et sourit de toutes ses dents, ses yeux pétillants.

« Voilà. »

« Quoi, voilà ? » demanda Emma en fronçant les sourcils, décontenancée.

« Celui-là. »

« Quoi, celui-là ? »

« Ton rire, le vrai. »

Emma détourna les yeux.

« Ça faisait une éternité que je n'avais pas entendu ce son-là, » glissa Jake d'une voix feutrée. « Ça m'avait manqué. »

À cet aveu, quelque chose de doux et d'irréel se propagea lentement dans la poitrine d'Emma. C'était une sensation neuve, à mille lieues de l'effervescence étouffante de sa mère ou du

soulagement excessif de son père.

C'était une sensation discrète, minuscule, terriblement fragile. Comme une petite braise rousse cachée sous la cendre froide, qui refusait obstinément de s'éteindre malgré la tempête.

Soudain, le grincement de la porte-fenêtre brisa leur bulle. Sarah surgit sur le pas de la porte arrière, un tablier à fleurs noué à la va-vite et les joues colorées par la chaleur de la cuisine.

« Vous deux ! » lança-t-elle joyeusement à travers la pelouse. »« À table ! Le repas est prêt, ne faites pas attendre tout le monde ! »

Jake se leva d'un bond de la balançoire, retendant sa veste en jean.

« On arrive, ma tante ! » cria-t-il en retour.

Il se tourna vers Emma et lui tendit une main ouverte, la paume vers le ciel. Elle la regarda une seconde, puis l'attrapa. Ses doigts étaient chauds, solides. D'un coup sec, il l'aida à se redresser.

Ils remontèrent ensemble l'allée vers la maison. À peine eurent-ils passé la porte-fenêtre que l'odeur généreuse des lasagnes gratinées les enveloppa, balayant la fraîcheur du jardin. La cuisine était en pleine effervescence. Sa grand-mère, concentrée, coupait d'épaisses tranches de pain de campagne sur une planche en bois, tandis que l'oncle Steve luttait en riant avec une bouteille de champagne, jusqu'au *pop* libérateur du bouchon.

Au milieu du désordre de la table, David se leva, troquant sa tasse de café contre un verre propre.

Il tapota le verre avec sa fourchette pour réclamer l'attention.

« J'aimerais dire quelques mots, » lança-t-il, sa voix grave coupant court au brouhaha.

Le calme revint instantanément dans la pièce, les discussions s'interrompant d'un coup. Les couverts se posèrent. David tourna son regard vers sa fille, une émotion brute, immense, qu'il ne cherchait même plus à dissimuler derrière sa posture de père solide. Ses yeux étaient terriblement brillants.

« Il y a quelques mois encore, au cœur de l'hiver, je ne savais pas... nous ne savions pas si nous aurions un jour la chance d'être à nouveau tous réunis, au complet, autour de cette table familiale. »

Sa voix trembla distinctement sur le mot *réunis*, trahissant la faille. Il s'arrêta une seconde, le temps d'avaler sa salive et d'inspirer profondément pour reprendre le contrôle.

« Aujourd'hui... par la grâce des médecins et de la vie, nous le sommes. Nous sommes là. »

Il leva son verre un peu plus haut, fixant Emma droit dans les yeux.

« Emma, ma chérie... tout au long de cette année terrible, tu nous as appris à tous, les adultes les premiers, ce qu'était le vrai courage face à l'adversité. »

Emma sentit instantanément tous les regards de la pièce converger vers elle comme des projecteurs crûment allumés sur son visage. Le sang lui monta aux oreilles. Elle aurait donné tout ce qu'elle possédait pour que le sol de la cuisine s'ouvre sous ses pieds et la fasse disparaître loin de cette vénération étouffante.

« Tu es, et de loin, la personne la plus forte et la plus digne que je connaisse dans ce monde, » conclut son père, les larmes aux yeux.

À ses côtés, Sarah essuya discrètement le coin de sa paupière avec le bout de son tablier, le corps secoué d'un petit sanglot muet.

« À notre fille, » dit David.

Chacun imita son geste, levant son verre de champagne ou de soda vers le centre de la pièce dans un élan unanime.

« À Emma ! La victoire de notre petite guerrière ! »

Les verres s'entrechoquèrent dans un tintement cristallin et joyeux. Emma, acculée par l'amour général, leva le sien à son tour, imitant le mouvement des autres comme un automate bien réglé. Elle sourit. Encore. Un sourire de façade, impeccable, pour ne pas gâcher la fête.

Mais au fond de son esprit, une seule pensée revenait en boucle, lancinante, effrayante de clarté.

Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait après le miracle ?

La maladie avait occupé, géré et planifié chaque minute, chaque heure et chaque pensée de son existence de jeune fille pendant si longtemps qu'elle ne savait plus du tout qui elle était sans elle. Le cancer avait été sa routine, sa définition, son identité sociale. Qui était Emma Collins sans ses traitements et ses rendez-vous médicaux ?

Autour de la table, les conversations reprenaient déjà de plus belle, légères et futiles. On parlait des prochaines vacances d'été à la mer, des inscriptions de Jake à l'université pour la rentrée prochaine, de projets de rénovation pour la maison, des beaux jours qui approchaient à grands pas. Des mots, des concepts et des espoirs qui semblaient appartenir à une autre personne, à une étrangère dont elle aurait emprunté le corps. Emma les écoutait parler, rire et se disputer le plat de lasagnes comme on écoute une langue étrangère dont on n'aurait pas appris les rudiments.

Pour la toute première fois depuis deux ans de captivité médicale, l'horizon de l'avenir s'ouvrait

grand devant elle, dépouillé de ses barrières blanches.

Et, contre toute attente, face à ce grand espace vide où tout restait à construire... c'était une perspective presque aussi effrayante et vertigineuse que la maladie elle-même.

La soirée s'étira tard dans la nuit. C'était un début de printemps typique du Connecticut, avec cet air frais et chargé de pluie qui parvenait à se glisser à travers les jointures des vieilles fenêtres coloniales.

Petit à petit, l'agitation de la maison finit par retomber. Les assiettes en céramique furent empilées dans le vieil évier de porcelaine blanche, les verres à pied rangés dans les placards en chêne de la cuisine, et les rires sonores de l'oncle Steve s'espacèrent jusqu'à s'éteindre tout à fait sur le porche. Les derniers bruits de portière claquant dans l'allée de gravier marquèrent la fin des festivités. La maison de banlieue retrouvait lentement sa gravité et son calme habituels.

Melissa embrassa longuement Emma avant de franchir le seuil, rajustant son écharpe en laine contre le vent de la Nouvelle-Angleterre.

« Promets-moi une chose, Em', » murmura-t-elle, ses yeux noisette fixés dans ceux de sa nièce avec une intensité soudaine.

« Quoi donc ? »

« Vis. »

Le mot fut prononcé avec tant de douceur, une telle absence de gravité feinte, qu'il en devint presque douloureux à entendre. Il flottait dans l'air comme un ordre impossible.

Emma répondit par un sourire discret, le genre de masque qu'elle gérait sans effort.

« Je vais essayer, tata. »

Sa tante lui caressa doucement la joue d'une main chaude, un dernier geste tendre avant de s'éloigner vers sa voiture de location.

« C'est tout ce que je voulais entendre. »

La lourde porte d'entrée en chêne se referma derrière les derniers invités, le pêne s'enclenchant dans un bruit métallique sec. Le silence retomba aussitôt sur la maisonnée.

Un silence bien différent de celui, lourd d'angoisse, qui régnait le matin même avant le départ pour l'hôpital. Celui-ci était plus dense, presque chaleureux. Il sentait encore les lasagnes faites maison, le glaçage à la vanille du gâteau de chez *Whole Foods* à moitié entamé sur le comptoir,

et les bouquets d'hortensias et de roses blanches déposés un peu partout dans les vases du salon.

Sarah poussa un profond soupir en se laissant aller contre le dossier du canapé en tissu beige.

« Quelle journée... »

David s'installa près d'elle et passa un bras protecteur autour de ses épaules fatiguées.

« La plus belle depuis bien longtemps, Sarah. »

Ils échangèrent un regard prolongé qu'Emma connaissait par cœur. Pendant près de deux ans, à force de veiller dans les chambres d'isolement et les couloirs des cliniques, ses parents avaient appris à communiquer sans prononcer un seul mot. Un simple pli au coin des yeux, une main serrée un peu plus fort sur le volant, un léger froncement de sourcils leur suffisaient désormais pour s'accorder.

Sa mère détacha son regard de son mari et se tourna vers la jeune fille restée debout près de l'arche du salon.

« Tu es fatiguée, ma chérie ? »

Emma acquiesça, les paupières effectivement lourdes.

« Un peu. »

« Va te reposer. Tu l'as bien mérité. »

Sarah s'approcha, sa silhouette fine se découpant contre la lumière tamisée de la lampe sur pied, et déposa un baiser doux sur son front.

« Je t'aime, Emma. »

« Moi aussi, maman. »

David vint à son tour la prendre dans ses bras. Plus brièvement, de cette manière un peu brute qui caractérisait les hommes de sa génération. Son père n'était pas un homme de grands discours. Il préférait traduire son affection par des gestes du quotidien : tondre la pelouse ou vérifier le niveau d'huile de la voiture. Pourtant, depuis le diagnostic, chaque fois qu'il la prenait dans ses bras, l'étau de ses grands muscles semblait vouloir rattraper des décennies de pudeur et de non-dits.

« Bonne nuit, Em'. »

« Bonne nuit, papa. »

Elle quitta la pièce et monta lentement l'escalier menant à l'étage. Chaque marche de bois grinçait légèrement sous ses chaussettes, un code sonore qui rythmait ses nuits blanches depuis l'enfance.

En poussant la porte de sa chambre, son regard fut immédiatement accroché par un petit cadre en métal brossé, posé sur la commode près de la fenêtre. C'était un cliché pris quatre ans plus tôt, sur une plage de Cape Cod. Elle y apparaissait au centre, entourée de ses trois meilleures amies de l'époque, les bras levés vers le ciel bleu, les joues rougies par le sel et le soleil de juillet.

Ce jour-là, assises sur le sable chaud, elles avaient juré sur un carnet de partir ensemble dès la fin des cours. New York pour commencer, loger dans un studio minable à Brooklyn. Puis la Californie et ses routes côtières. Puis, pourquoi pas, un vol low-cost vers l'Europe. Emma prit doucement le cadre entre ses doigts fins. Elle sourit, un sourire mélancolique. Elle se souvenait de la chaleur de cette journée, mais elle se souvenait surtout de cette facilité déconcertante qu'elle avait alors à imaginer demain. À cette époque bénie, l'avenir ressemblait à un immense terrain de jeu dont elle possédait toutes les clés.

Aujourd'hui... l'avenir ressemblait plutôt à une page blanche dont elle ignorait totalement comment écrire la première ligne.

Elle reposa délicatement le cadre à sa place exacte.

Sur le sol de moquette beige, se trouvait un carton de déménagement en plastique bleu que personne n'avait rouvert depuis des mois. Elle s'agenouilla devant lui. À l'intérieur s'empilaient les morceaux épars d'une vie brutalement interrompue, comme cet appareil photo instantané Fujifilm, encore scellé dans son emballage plastique.

Deux billets cartonnés pour un concert de rock à Boston dont la date imprimée était passée depuis plus d'un an. Un carnet de voyage vierge acheté chez *Barnes & Noble*. Des brochures froissées de l'université de Boston et d'UConn. Une casquette de baseball délavée achetée lors d'un séjour à *Six Flags*.

Puis, tout au fond, un petit carnet à spirales couvert d'autocollants usés. Emma le reconnut immédiatement : son « carnet de rêves ». Elle avait commencé à y lister ses envies à l'âge de quatorze ans. Curieuse, presque craintive, elle l'ouvrit au hasard. La première page était décorée de petits cœurs maladroits au feutre rose. En dessous, une liste tracée d'une écriture appliquée :

Avant mes vingt ans...

Voir l'océan Pacifique au lever du soleil.

Dormir sous une tente dans le parc de Yosemite.

Apprendre à surfer.

Faire un vrai road trip sur la Route 66.

Embrasser quelqu'un dont je suis éperdument amoureuse.

Assister à un festival en plein air.

Danser sous la pluie sans avoir peur d'attraper froid.

Dire oui plus souvent.

Un sourire triste, teinté d'une immense solitude, étira ses lèvres. Elle continua de parcourir les lignes. Chaque phrase semblait avoir été rédigée par une autre Emma, une fille naïve et vigoureuse, persuadée qu'elle aurait toujours tout le temps du monde devant elle.

Elle referma le carnet à spirales avec une infinie précaution, comme s'il s'agissait d'un objet en verre. Ses yeux se remplirent soudain de larmes. Pas de grands sanglots déchirants, non. Juste quelques larmes qui s'échappèrent sans un bruit, traçant de longs sillons sur ses joues pâles. Elle les laissa couler, sans même faire le geste de les essuyer. Elle les laissa tomber sur la moquette.

Après quelques minutes à observer les vestiges de son adolescence, elle se redressa, les membres un peu engourdis, et gagna son bureau. Tout au fond du tiroir du bas, dissimulé sous des piles de feuilles blanches, dormait un carnet intact qu'elle n'avait encore jamais ouvert. Couverture en cuir brun véritable, pages épaisses au grain lourd. Elle l'avait reçu pour Noël de la part de son père, mais elle n'avait jamais osé y tracer la moindre lettre, de peur de n'avoir rien d'autre à y raconter que ses bilans de santé.

Elle s'assit sur sa chaise pivotante. Le silence de la maison était désormais total. À travers le plancher, les voix étouffées de ses parents lui parvenaient encore par bribes depuis le rez-de-chaussée. Ils discutaient à voix basse dans la cuisine, et par moments, l'écho d'un rire discret filtrait jusqu'à elle. Ils riaient vraiment, d'un soulagement authentique. Cette simple pensée lui réchauffa un instant la poitrine.

Elle prit son stylo-plume noir, le cala entre ses doigts et posa la plume d'or sur la première page blanche. Puis elle resta immobile, le bras suspendu. Une minute passa. Peut-être deux. Les mots se heurtaient dans sa tête, refusant de s'organiser.

Finalement, elle inspira profondément l'air frais de la chambre, ferma les yeux une seconde, et écrivit d'une traite :

5 avril.

Je m'appelle Emma Collins. J'ai dix-huit ans. C'est aujourd'hui que les médecins ont lâché le mot : rémission complète. Dans le bureau du docteur, maman a éclaté en sanglots. Papa aussi, même s'il a essayé de le cacher. Ce soir, toute la famille a souri et bu du champagne comme si le monde venait de recommencer à tourner pour nous. Je les comprends. Je suis tellement



heureuse pour eux, pour la fin de leur calvaire. Mais, au fond de moi, dans cette chambre, je me sens désespérément vide.

Pendant deux ans, j'ai appris le métier de survivre. C'était ma seule occupation. Aujourd'hui, tout le monde me répète que la vie m'attend.

Le problème... c'est que j'ai complètement oublié le mode d'emploi.

Elle relut lentement chaque phrase, l'encre noire séchant sous la lueur de sa lampe de bureau. Puis, après une hésitation, elle ajouta une toute dernière ligne au bas de la page :

Alors je vais apprendre. Une première fois après l'autre.

Emma referma doucement le carnet de cuir brun, le bruit des pages matérialisant une frontière. Pour la première fois depuis des mois de captivité mentale, elle eut l'impression diffuse que quelque chose, une infime étincelle, venait de se mettre en mouvement.

Cette nuit-là, dans le noir de sa chambre du Connecticut, Emma Collins s'endormit sans connaître la suite de son histoire. Mais, quelque part, au milieu de toutes ces pages encore blanches qui l'attendaient sur le bureau... la vie s'apprêtait enfin à reprendre ses droits.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés